

HJORTH & ROSENFELDT

La fille muette

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne



actes noirs
ACTES SUD

DES MÊMES AUTEURS

SECRETS, Éditions du Rocher, 2012.

DARK SECRETS, Éditions Prisma, 2013 ; 10-18 n° 4941.

DARK SECRETS, LE DISCIPLE, Éditions Prisma, 2014 ; 10-18 n° 4953.

DARK SECRETS, LE TOMBEAU, Éditions Prisma, 2014 ; 10-18 n° 4985.

Photographie de couverture : © Alex Stoddard

Titre original :

Den stumma flickan

Éditeur original :

Norstedts, Stockholm

© Michael Hjorth & Hans Rosenfeldt, 2014

Publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© ACTES SUD, 2018

pour la traduction française

SBN 978-2-330-11644-6

HJORTH & ROSENFELDT

La fille muette

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

Il ne sait pas quel jour c'est.

Mais il n'y a pas école. Il est encore en pyjama, alors qu'il est neuf heures passées.

Ils sont tous à la maison. Du séjour parvient le son de Bob l'Éponge.

Maman pose devant lui une assiette de yaourt et demande s'il s'est bien lavé les mains après être allé faire pipi. Il hoche la tête. Veut-il aussi une tartine ? Il secoue la tête. Le yaourt lui suffit. Vanille-banane. Il aurait préféré des Frosties, mais Fred a fini le paquet, alors il se contentera de flocons d'avoine. Mais comme Fred a fini les bonnes céréales, il aura droit au DVD tout de suite après le petit-déjeuner. Il va regarder Transformers. La Face cachée de la Lune.

Encore.

On sonne.

— Qui ça peut être, si tôt ? se demande maman en se dirigeant vers la porte. Il ne fait même pas attention aux bruits familiers, quand elle tourne la poignée et ouvre.

On entend alors une violente détonation, puis comme si quelqu'un tombait dans l'entrée.

Il sursaute, renverse sa cuiller de yaourt sur la table, mais ne le remarque même pas. À l'étage, papa pousse un cri inquiet. Il n'est pas encore levé. On entend à présent des pas rapides.

Et quelqu'un apparaît à la porte de la cuisine.

Avec un fusil.

Elles étaient deux à présent.
Elle était deux.
Dehors et dedans.

Dehors, elle était encore en mouvement.
Partagée, mais résolue. La leçon apprise à l'école, rester absolument immobile quand on s'était perdu, contredisait l'instinct de fuir.

Était-elle perdue ?

Elle ne savait pas exactement où elle était, mais elle savait où elle allait. Elle ne s'éloignait jamais au point de ne plus entendre les voitures passer sur la route. Elle pouvait la rejoindre. La longer. Se cacher quand quelqu'un arrivait. Marcher jusqu'au prochain panneau, vérifier qu'elle était toujours dans la bonne direction puis disparaître à nouveau dans la forêt. Donc elle n'était pas perdue. Pas de raison de rester immobile. Et puis il y avait le froid. Le froid humide qui la poussait à continuer. Elle avait plus chaud en avançant. Moins faim. Alors elle continuait.

Dedans, elle était immobile.

Un temps, elle avait couru. Dedans et dehors. S'était précipitée à l'aveugle. Maintenant, elle ne parvenait pas bien à se souvenir de ce qu'elle fuyait, ni à reconnaître où elle était arrivée. Ce n'était pas un lieu, pas une pièce, c'était plutôt comme... peut-être comme un sentiment...

Elle ne savait pas. Mais elle y était, c'était vide et elle était immobile.

Elle était vide et c'était immobile.

Tout était silencieux.

Cela lui semblait le plus important. Tant qu'elle restait silencieuse, elle était en sécurité. Dans ce lieu qui n'était pas un lieu, éclairé sans lumière. Là où aucune couleur ne rappelait les couleurs que ses yeux écarquillés continuaient à enregistrer dans le monde extérieur. Un lieu ouvert, mais fermé à tout. À part au sentiment de sécurité. Qui disparaîtrait en même temps que le silence. Elle le sentait instinctivement. Les mots la trahiraient. Les mots abattraient les murs qu'elle ne voyait pas et rendraient tout réel à nouveau. Laisseraient entrer les horreurs du dehors.

Les détonations, les cris, le rouge chaud et l'effroi.

Le sien et celui des autres.

Dedans, elle restait silencieuse et immobile.

Dehors, il lui fallait continuer.

Aller là où personne ne la trouverait. Où personne n'essaierait de lui parler. Dehors, il fallait qu'elle protège le dedans.

Elle savait où elle allait.

Ils avaient parlé d'un endroit. L'avaient mise en garde. On ne retrouvait jamais ceux qui y entraient. Jamais plus. C'était ce qu'ils avaient dit. Personne ne la retrouverait.

Dehors, elle serra contre son corps son blouson bien trop mince et hâta le pas.

Dedans, elle se blottissait, de plus en plus petite, en espérant disparaître complètement.

Anna Eriksson attendait dans sa voiture devant l'immeuble jaune clair.

Vanja était en retard. Comme d'habitude. Anna supposait que c'était là un des nombreux signaux que sa fille s'évertuait à envoyer depuis quelques mois.

Le pire, c'était qu'elle ne l'appelait plus.

Personnellement, Anna pouvait faire avec. Elle comprenait pourquoi. Pouvait même quelque part reconnaître qu'elle le méritait. Et puis, à vrai dire, les longues conversations mère/fille n'avaient jamais été à l'ordre du jour dans leur relation.

C'était pire pour Valdemar. Pour lui, la distance prise par Vanja était extrêmement douloureuse et, plus encore que la maladie, avait fait de lui l'ombre de lui-même. Il parlait sans arrêt de sa fille et des vérités que lui et sa femme n'auraient jamais dû lui cacher, de tout ce qu'ils auraient dû faire autrement. Il venait de déjouer la mort pour découvrir que la vie était pleine de remords et de découragement. Bien sûr, toute cette situation faisait aussi souffrir Anna, mais elle s'en sortait mieux. Elle avait toujours été plus forte que son mari.

Il était rentré de l'hôpital depuis maintenant plus d'un mois, mais elle n'arrivait plus à le faire sortir de l'appartement. Son corps semblait avoir complètement accepté son nouveau rein, mais Valdemar n'acceptait pas son nouveau monde. Sans Vanja. Il rejetait tout en bloc : Anna. Les rares collègues qui donnaient des nouvelles, malgré ce qu'il avait fait. Les amis, plus rares encore, qui appelaient de moins en moins souvent.

Même l'enquête préliminaire toujours en cours contre lui ne semblait plus le toucher. Les soupçons de fraude fiscale et de présentation de faux bilan étaient sérieux, mais ils disparaissaient dans l'ombre de la trahison qu'il avait fait subir à Vanja.

Furieuse, elle s'était jetée sur lui. Ça avait été horrible. Les cris, les insultes, les larmes. Aucun d'eux n'avait encore jamais vu Vanja dans cet état.

Si en colère.

Si effroyablement blessée.

Ses accusations revenaient, toujours les mêmes : Comment avaient-ils pu ? Quelle mère, quel père agit ainsi ? Quel genre de personnes étaient-ils, à la fin ?

Anna comprenait. C'était ce qu'elle se serait demandé à la place de Vanja. Oui, ces questions étaient justifiées et compréhensibles. C'était la réponse qu'elle n'aimait pas :

Elle. Elle était la mère qui avait agi ainsi.

Plusieurs fois, au cours des pires disputes, Anna avait été sur le point de dire :

— Tu veux savoir qui est ton vrai père ? Tu veux vraiment le savoir ?

Mais elle avait pris sur elle. Refusé de le dire. Dit que ça n'avait pas d'importance.

Non qu'elle voulût protéger Sebastian Bergman. Elle voyait bien ce qu'il cherchait. La façon qu'il avait d'essayer de s'imposer. D'affirmer un droit qu'il n'avait pas, comme un créancier qui tenterait d'exiger le recouvrement d'une dette dont personne ne lui était redevable.

Sebastian n'avait jamais été le père de Vanja. Valdemar, oui. À plein temps et totalement. Quoi qu'il y eût dans ce rapport d'hôpital que Vanja leur avait brandi au visage. Seul point positif, Sebastian ne pouvait pas utiliser à son avantage la situation ainsi créée. Il était comme empêtré dans ses propres mensonges. Qu'il avoue à Vanja connaître depuis longtemps la vérité sans lui en avoir rien dit, il la trahirait comme eux.

Serait haï comme eux.

Comme eux, mis à la chambre froide.

Sebastian le savait. Il avait plusieurs fois appelé Anna, ces dernières semaines, en la suppliant à genoux de l'aider à trouver

une façon de dire la vérité. Anna avait refusé. Elle ne l'aiderait jamais à arracher Vanja à Valdemar. Jamais. C'était une de ses rares certitudes. Tout le reste n'était que confusion.

Mais aujourd'hui, elle allait commencer à reprendre le contrôle.

Aujourd'hui, elle ferait le premier pas pour tout arranger.

Elle avait un plan.

Le porche s'ouvrit et, enfin, Vanja sortit. Les mains fourrées dans les poches de son blouson, les épaules remontées. Elle avait des cernes, l'air blême et épuisé, comme si elle avait vieilli de plusieurs années en quelques mois. Elle écarta de la main ses cheveux sales et ternes en traversant la rue vers la voiture. Anna rassembla ses idées, inspira à fond et sortit.

— Salut, comme je suis contente que tu aies pu venir, dit-elle en s'efforçant d'être la plus positive possible.

— Qu'est-ce que tu veux ? J'ai plein de choses à faire.

Elles ne s'étaient pas parlé depuis trois semaines et, de fait, Anna trouva la voix de sa fille moins tranchante. C'était peut-être la méthode Coué.

— Je veux te montrer quelque chose, commença précautionneusement Anna.

— Quoi donc ?

— Monte, je t'expliquerai en route.

Vanja la regarda avec méfiance. Anna savait que plus elles se tairaient, plus il y avait de chances que Vanja la suive. Elle l'avait appris de toutes leurs disputes : il ne fallait pas attaquer, acculer Vanja dans un coin et essayer d'obtenir ce qu'on voulait. Pour qu'elle vienne avec elle, ce devait être sans contrainte et à ses conditions.

— Tu trouveras que ça en vaut la peine, continua prudemment Anna. Je le sais.

Vanja finit par hocher la tête et s'approcher de la portière. Elle monta à bord. En silence.

Anna démarra et se mit à rouler. À peu près au niveau de la station-service, en bas de Frihamnen, elle brisa le silence et commit sa première erreur.

— Valdemar te salue. Tu lui manques.

— Mon père me manque aussi. Mon vrai père, bien sûr, répondit Vanja du tac au tac.

— Tu sais, je m'inquiète pour lui.

— Bien fait, la coupa Vanja. Ce n'est pas moi qui ai menti toute ma vie.

Anna sentit qu'elles étaient à deux doigts de se disputer à nouveau. Comme ça aurait été simple. Bien sûr, la colère de Vanja était compréhensible, mais Anna aurait voulu lui faire comprendre combien elle les avait blessés, eux qui l'aimaient vraiment et l'avaient soutenue toute sa vie. Qu'ils lui avaient menti pour la protéger, pas pour lui faire du mal. Vanja n'attendait qu'une occasion d'exploser, aussi essaya-t-elle de désamorcer la situation.

— Je sais, je sais. Pardon, je n'ai vraiment pas envie de me disputer. Pas aujourd'hui...

Vanja sembla accepter la trêve. Elles continuèrent à rouler en silence. Jusqu'en bas de Valhallavägen, vers l'ouest en direction de Norrtull.

— Où on va ? demanda Vanja quand elles dépassèrent Stallmästargården.

— Je vais te montrer quelque chose.

— Mais quoi ?

Anna ne répondit pas tout de suite. Vanja se tourna vers elle.

— Tu as dit que tu allais m'expliquer dans la voiture, alors vas-y, maintenant.

Anna inspira à fond, sans quitter des yeux la route et la circulation.

— Je voudrais t'emmener voir ton père.

— Vous pouvez entrer, maintenant.

Erik Flodin se tourna vers la grande maison blanche d'un étage. Fabian Hellström, le technicien de la police scientifique venu avec lui de Karlstad, lui faisait signe depuis la véranda.

— On va avoir fini.

Erik leva la main en signe qu'il avait entendu et retourna son regard vers le paysage qui s'ouvrait devant lui.

C'était beau, ici.

Un jeune gazon qui descendait jusqu'au mur de pierre. Et derrière : des champs qui attendaient que le printemps avance un peu, puis le vert sombre persistant des conifères que commençaient tout juste à concurrencer les pâles et fragiles bourgeons printaniers des feuillus. Au-dessus de la plaine planait une buse variable, qui brisait le silence de son cri plaintif.

Erik songea à téléphoner à Pia avant d'entrer. De toute façon, elle allait apprendre ce qui s'était passé et serait atterrée. La commune tout entière en serait affectée.

Sa commune.

Mais s'il appelait maintenant, elle commencerait à poser des questions.

Voudrait en savoir plus.

Voudrait tout savoir.

Il n'en savait pas plus que ce que lui avaient dit les collègues qui étaient sur place à son arrivée.

Alors à quoi bon ?

Inutile.

Pia attendrait, décida-t-il. Il jeta un dernier regard au bac à sable, un peu sur la droite. Des traces de la pluie du week-end dans la benne d'un camion en plastique jaune. Une pelle, un Transformer couvert de sable et deux dinosaures.

Erik soupira et monta vers la maison, vers les morts.

Fredrika Fransson, qui attendait près de la voiture de patrouille, le rejoignit sur le pas de la porte. Première arrivée sur place, c'était elle qui l'avait briefé. Il la connaissait depuis longtemps. Ils avaient travaillé ensemble avant qu'il soit nommé commissaire en poste spécial, rattaché à Karlstad. Une bonne policière. Minutieuse et motivée. Presque vingt centimètres de moins que le mètre quatre-vingt-cinq d'Erik, et sûrement dix kilos de plus que lui. Plus facile à sauter qu'à contourner, médisaient certains collègues. Quant à elle, elle n'avait rien dit au sujet de son surpoids. Ni d'autre chose, d'ailleurs. Fredrika n'était pas très expansive.

Il lui sembla sentir l'odeur de poudre quand il monta sur la véranda et vit la première victime. Ce n'était pas possible. Il le savait. Le légiste lui avait donné une estimation préliminaire de l'heure du décès après un rapide examen des victimes. Environ vingt-quatre heures plus tôt. Même si la porte d'entrée était restée fermée – ce qui n'était visiblement pas le cas quand la petite voisine de neuf ans était venue chercher quelqu'un avec qui jouer –, il s'était écoulé trop de temps pour qu'il reste la moindre odeur.

Erik enfila des surchaussures et une paire de gants en latex avant de franchir le seuil. Il écarta quelques tiges du fagot de Pâques qui s'évasait avec ses œufs multicolores dans un pot à côté de l'étagère à chaussures et s'agenouilla près de la femme qui gisait sur le dos contre les dalles grossières de l'entrée. Apparemment la première des quatre victimes.

Quatre morts.

Deux enfants.

Une famille.

Ils n'avaient pas encore été formellement identifiés, mais Karin et Emil Carlsten possédaient et habitaient la maison avec leurs fils Georg et Fred, aussi n'aurait-il pas été étonné d'avoir Karin Carlsten sous les yeux. Parfois, quand il parlait

avec eux, ses collègues de Stockholm ou Göteborg, et même de Karlstad s'étonnaient qu'il ne connaisse pas tout le monde à Torsby. Il venait pourtant de là-bas. N'était-ce pas qu'un trou paumé dans les bois ? Erik avait l'habitude de soupirer avec lassitude. La commune comptait presque douze mille habitants. Bien quatre mille dans le centre-ville. Qui, à Stockholm, connaissait quatre mille personnes ? Personne.

Non, il n'avait jamais rencontré les Carlsten, mais n'avait-il pas vu leur nom cité dans une affaire de police, plutôt récemment...

— Tu connais les Carlsten ?

Il jeta un regard à Fredrika, qui peinait à enfiler ses surchaussures sur la véranda.

— Non.

— Il me semble qu'on a eu affaire à eux cet hiver.

— Possible.

— Tu peux vérifier ?

Fredrika hocha la tête, enleva la surchaussure en plastique bleu qu'elle avait réussi à enfiler et se dirigea vers la voiture. Erik se tourna à nouveau vers la femme de trente-cinq ans sur le sol de l'entrée.

Trou dans la cage thoracique. Gros. Presque un décimètre. Trop gros pour une arme à canon vrillé comme un pistolet ou une carabine. Plutôt le double canon d'un fusil à chevrotines. La quantité de sang répandue à terre indiquait un important trou de sortie. Erik supposa un tir à bout portant, le canon appuyé au corps. Les gaz d'explosion s'étaient accumulés au niveau du sternum, leur haute pression avait arraché la peau, causant des brûlures et la noircissure du tricot blanc de la femme autour du trou d'entrée. La mort avait dû être instantanée.

Il jeta un œil à la porte d'entrée. Elle gisait à un mètre à peine. Comme si elle avait ouvert, que quelqu'un lui avait braqué une arme sur la poitrine et avait tiré avant qu'elle ait le temps de réagir. La puissance de l'impact l'avait projetée en arrière.

Quel que soit le tireur, il avait forcément dû l'enjamber pour entrer.

Erik se releva et fit de même.

La première pièce après l'entrée était la vaste cuisine. "Cuisine rustique", comme l'avait sans doute décrite l'agent immobilier chargé de vendre la maison. Une cheminée en brique avec hotte dans un coin. Large plancher en sapin. Lambris de la même taille au plafond. Une pelle à pain et un ustensile de cuisine qu'il n'identifiait pas au-dessus d'une banquette. Un vieux fourneau à bois, parmi des accessoires par ailleurs modernes.

Sur la grande table en sapin, les restes d'un petit-déjeuner. En bout de table, une assiette contenant ce qui semblait du yaourt avec des flocons d'avoine. Devant la chaise renversée. Un garçon, huit, neuf ans, par terre. Encore en pyjama.

C'étaient les vacances de Pâques.

Pas d'école pour forcer les enfants à s'en aller tôt. Domage, pensa Erik.

Il estima sa théorie du fusil à chevrotines confortée en regardant le garçon de plus près. Un de ses bras était quasiment arraché au niveau de l'épaule. Des perforations moindres au cou et à la joue. Un nuage de plomb. Quelle distance, si le meurtrier avait tiré depuis la porte ? Deux mètres ? Trois ? Assez pour que les projectiles mortels aient le temps de se disperser un peu. Une blessure peut-être pas immédiatement mortelle, mais il n'avait pas dû falloir plus d'une minute au garçon pour se vider de son sang.

Et après ?

Quelqu'un avait couru à travers la pièce. Après que le garçon avait été abattu. Un enfant. Des empreintes de petits pieds dans le sang autour de la chaise. Erik tourna les yeux vers la pièce qui donnait sur la cuisine. Un séjour, plus petit. Téléviseur, lecteur DVD. L'autre fils était-il en train de regarder la télé ? Il avait entendu les coups de feu. Peut-être s'était-il levé au premier. Puis, du seuil, il avait vu son frère être abattu. Avait couru. Où ? Les traces se dirigeaient vers l'escalier conduisant à l'étage.

Pourquoi n'avait-il pas été lui aussi tué dans la cuisine ? Le tireur rechargeait-il son arme ? Erik inspecta le sol. À première vue, pas de cartouches vides. Il nota qu'il faudrait demander à Fabian s'il les avait ramassées.

— Jan Ceder.

Erik dut se faire violence pour ne pas sursauter. Fredrika était arrivée dans son dos sans un bruit.

— Les Carlsten ont porté plainte contre lui en décembre, continua Fredrika, le regard fixé sur le garçon mort, par terre.

— À quel sujet ?

— Braconnage.

— Quel genre de braconnage ? demanda patiemment Erik.

— Ils ont déposé un film où on voyait Ceder chez lui avec un loup mort.

— Et il a donc été condamné.

Plus une constatation qu'une question.

— À une amende, confirma Fredrika.

Erik hocha la tête pour lui-même.

Chasseur.

Fusil à chevrotines.

Naturellement, ça ne prouvait rien, ça grouillait de permis de chasse et de fusils dans la région, mais c'était un début.

— Il les a menacés mardi dernier.

Erik interrompit le cours de ses pensées. Avait-il bien compris ? C'était parfois difficile, car Fredrika ne donnait que les informations strictement nécessaires, et encore.

— Ceder, demanda Erik pour en avoir le cœur net. Jan Ceder a menacé les Carlsten mardi dernier ?

Fredrika hocha la tête et, pour la première fois depuis qu'elle était entrée dans la cuisine, elle se tourna vers Erik.

— Devant la piscine. Plusieurs témoins.

Erik analysa rapidement l'information. Était-ce si simple ? Pouvait-on être aussi maladroit ? À ces deux questions, la réponse était oui. Un crime brutal et violent n'était pas forcément compliqué et réfléchi. Au contraire, même.

— Je veux lui parler, dit-il à Fredrika. Amène-le-moi.

Fredrika tourna les talons et quitta la cuisine. Erik songea rapidement à la décision qu'il venait de prendre tout en suivant les petits pas sanglants vers l'escalier.

Menaces.

Chasseur.

Fusil à chevrotines.

Erik espérait vraiment que ce soit là le fin mot de l'histoire. Il n'était chef de la section crimes violents de la police du Värmland que depuis deux mois, et ce n'était pas le genre d'affaire qu'il avait envie de voir s'éterniser. Pia non plus. Elle allait exiger une solution rapide. Pour que la commune puisse tourner la page. Aller de l'avant.

Les traces de pas étaient de moins en moins visibles, pour disparaître complètement à quelques mètres de l'escalier. Erik saisit la rampe laquée en blanc et monta.

À l'étage, l'escalier débouchait sur un palier en forme de couloir, avec trois portes. Deux étaient ouvertes. Erik jeta un coup d'œil à la première à gauche. Un lit superposé et des jouets éparpillés signalaient la chambre des garçons. Il avança jusqu'au bout du couloir et s'arrêta à nouveau. Là, en face de ce qu'Erik supposa être la porte fermée de la salle de bains, Emil était à moitié assis. Quelques années de plus que Karin, apparemment. Ou alors c'étaient ses cheveux gris qui le faisaient paraître plus âgé. Mort, en tout cas. Chevrotones, aucun doute cette fois. En pleine poitrine. Erik imagina l'homme se précipitant hors de la chambre, le tireur en haut de l'escalier.

Erik regarda alentour. L'homme ne semblait s'être muni d'aucun objet pour se défendre. Il devait avoir entendu ce qui se passait au rez-de-chaussée, et pourtant il s'était précipité complètement désarmé.

On n'avait probablement pas les idées claires dans ces situations. Erik n'arrivait même pas à imaginer comment il aurait réagi si c'était arrivé chez lui. Chez eux. Si cela avait été Pia et leur fille au rez-de-chaussée.

Il enjamba l'homme pour entrer dans la chambre. Un lit double occupait toute la pièce. Au moins deux mètres sur deux. De la place pour des enfants et leurs cauchemars. Dessus-de-lit et coussins décoratifs bien en place. Deux tables de nuit et une commode surmontée d'un miroir d'un côté de la chambre. De l'autre, des placards. Les portes de celui du milieu ouvertes.

Celui de Karin.

Robes, chemisiers et jupes sur des cintres.

Parmi les chaussures, par terre, dépassaient deux petites jambes nues. Erik s'approcha.

Tout au fond, le plus jeune fils. Blotti aussi loin qu'il avait pu. Une couverture sur les genoux. Comme s'il avait essayé de se cacher. Était-ce pour cette raison qu'Emil n'était pas parvenu plus loin ? Avait-il vu son fils monter en courant et essayé de le cacher ?

De le sauver.

Il avait échoué.

Le tireur l'avait trouvé. Il devait s'être mis là où était Erik. À tout juste un mètre du garçon. Le canon du fusil encore plus près. La décharge dans le cou avait presque arraché la tête.

Erik fut forcé de se détourner. Il avait vu beaucoup de ce que les hommes étaient capables de se faire les uns aux autres, mais ça...

Les enfants. En pyjama. Les petites jambes nues.

Erik s'assit au bord du lit bien fait et inspira à fond, étouffant un sanglot. Sur le grand lit double, les larmes lui brûlant les yeux, il se jura d'arrêter celui qui avait fait ça. Il ne se souvenait pas de l'avoir jamais fait. En tout cas ne se l'était jamais dit aussi clairement. Mais il arrêterait celui qui avait fait ça.

À n'importe quel prix.

Sebastian s'était rendu à pied à son bureau de Kungsholmen, comme il en avait pris l'habitude.

C'était sa nouvelle routine. C'était plus long, mais moins il était chez lui, mieux il se portait. Il songeait sérieusement à déménager. De toute façon, il passait le plus clair de son temps hors de chez lui. Les quelques heures où il y séjournait, il tournait le plus souvent en rond. Quand il finissait par s'en lasser, il essayait de finir tous les livres qu'il prétendait avoir déjà lus. Mais il tenait si peu en place qu'il en commençait un autre avant d'avoir achevé le premier. Un chapitre par-ci, un autre par-là, sans que ses pensées cessent de flotter comme du bois à la dérive.

Même les femmes l'ennuyaient. Il continuait à flirter, ça lui procurait une certaine détente, mais il s'étonnait du peu de fois qu'il avait conclu, ces derniers temps. Ça ne lui ressemblait pas.

Mais l'image d'Ursula par terre...

Il n'arrivait pas à se l'ôter de la tête.

Le sang s'était répandu et avait coulé de son œil droit comme d'un sac crevé, ses cheveux étaient poissés de rouge. Il lui semblait encore sentir l'odeur douceâtre du sang dans l'entrée, malgré toute l'eau de Javel utilisée pour récupérer.

Il marchait donc tous les jours jusqu'à son bureau. Il avait besoin de travailler. Besoin d'une enquête qui puisse être un défi assez complexe pour exiger toute sa concentration.

Mais une telle mission brillait par son absence. Aucun district policier n'avait demandé l'aide de la brigade criminelle

et, comme d'habitude, l'équipe récupérait les montagnes d'heures supplémentaires accumulées. Billy, d'ordinaire toujours à son poste, mission ou pas, passait de temps en temps lire ses mails, sans plus.

Il voyait Torkel encore plus rarement. C'était peut-être aussi bien.

Torkel aimait Ursula, et c'était chez Sebastian qu'elle était quand le coup de feu l'avait déchiquetée. C'était dans son entrée que son corps sans vie s'était écroulé. Sebastian avait le sentiment que Torkel le tiendrait à jamais pour responsable de ce qui s'était passé, même s'ils s'étaient efforcés d'éviter le sujet les rares fois qu'ils s'étaient vus.

Sebastian aimait-il Ursula ? Sans doute, autrefois. Mais la première pensée qu'il avait eue en entendant le coup de feu et en la voyant gisant dans son entrée était horrible. Elle n'était pas brouillée par la panique. Elle était claire et distincte, et totalement dénuée d'amour.

Putain, quelle poisse.

Une femme qu'il connaissait depuis des années. Une femme dont il était devenu proche, et envers qui il avait été plus sincère qu'avec quiconque, agonisait sur son plancher et sa première réaction était : "Putain, quelle poisse."

Il reconnaissait bien cette pensée. Il avait coutume de l'avoir à toutes sortes de propos : conflits, femmes collantes, tâches ennuyeuses, obligations sociales. Dans ces contextes-là, elle était naturelle. Et même bénéfique.

Mais là...

Dans son entrée, après le coup de feu.

Même lui trouvait ça effrayant.

Son seul sujet de satisfaction était que Vanja soit là de temps en temps. Au fond, elle était sa seule raison de venir au bureau.

Ces derniers temps, leur relation s'était un peu améliorée. La révélation choc que Valdemar n'était pas son père biologique avait chamboulé toute sa vie. Son soupçon à l'encontre de Sebastian – était-il intervenu pour qu'elle ne bénéficie pas de cette place de formation au sein du FBI ? – s'en trouvait affaibli, comme si elle n'avait plus la force de le nourrir.

C'était humain, peu de personnes auraient réussi à se battre comme elle contre tout le monde. Une guerre sur plusieurs fronts. Dans ce cas, mieux valait conclure une paix fragile avec l'un de ses adversaires.

Et puis Sebastian avait constamment soutenu n'y être pour rien. À deux reprises, il avait formulé un recours auprès de la commission de sélection, en leur expliquant combien leur décision était mauvaise. Chaque fois, il avait naturellement veillé à ce que Vanja soit informée par des voies détournées de ses courageuses tentatives. La commission n'avait pas changé d'avis : Vanja Lithner était invitée à postuler à nouveau dès qu'une nouvelle place à Quantico serait disponible. Mais les efforts de Sebastian avaient porté leurs fruits.

Quelques jours après sa dernière tentative, il était tombé sur elle dans le couloir. Elle était plus douce qu'avant. Semblait lasse, moins combative, moins prête à mordre à la première occasion. Elle l'avait même salué. Elle avait entendu parler de ses tentatives auprès de la commission, avait-elle dit, avant de continuer en parlant de son père qui n'était plus son père.

Ils s'étaient rapprochés. Pas autant qu'avant. Mais quand même. C'était un début et, après cette rencontre, il avait moins pensé à Ursula.

Il avait retrouvé sa concentration.

Vanja n'avait pas même envisagé de remonter en voiture avec Anna. Elle avait besoin de garder ses distances avec cette femme qui était sa mère, mais ne s'était en rien comportée comme telle. C'était clair.

Regardant par la vitre du taxi, elle se dit que le printemps était déjà avancé, alors qu'on était toujours en avril. Il faisait chaud depuis plus d'une semaine, on avait un avant-goût d'été. Malgré ça, Vanja se sentait frigorifiée. Abandonnée. Son père n'était plus son père. Quant à sa mère, elle ne savait pas à quoi s'en tenir.

Qui lui restait-il, au fond ?

Pas Billy. Plus. Ils avaient été comme frère et sœur, mais leurs liens s'étaient relâchés. Il était entièrement accaparé par sa fiancée, My, que Vanja n'avait rencontrée qu'en coup de vent, alors qu'ils étaient ensemble depuis bientôt un an. Et voilà qu'ils allaient se marier. Vanja ne savait même pas si elle serait invitée.

Il y avait aussi Torkel, son chef et mentor, qu'elle ne voyait plus beaucoup non plus. Il était de moins en moins au bureau, après ce qui était arrivé à Ursula. Elle se demandait s'il songeait à démissionner. Le peu de fois où elle le voyait, elle en avait l'impression.

Qui d'autre encore était proche d'elle ?

La liste était courte. Ridiculement courte.

Jonathan, son ex-petit ami, qui l'appelait de temps en temps dans l'espoir qu'ils se remettent ensemble, ou du moins de tirer un coup.

Peut-être quelques collègues de sa promotion à l'école de police, qu'elle voyait de temps à autre, mais tous occupés à fonder une famille.

Et puis Sebastian Bergman.

Si quelqu'un lui avait dit combien ils allaient se fréquenter – la première fois qu'ils avaient travaillé ensemble à Västerås –, elle lui aurait ri au nez. Cette affirmation aurait été trop absurde pour être seulement prise en considération. Il la rendait tantôt furieuse, tantôt accablée. Mais à présent, elle se surprenait même à regretter son absence. Comment en était-elle arrivée là ? Comment un psychocriminologue narcissique et drogué au sexe avait-il atterri sur sa liste ridiculement courte ?

Ce n'était pas faute de mieux qu'il était arrivé là, même s'il aurait alors sans doute été plus facile à Vanja de le rejeter si elle avait eu une autre personne vraiment proche dans sa vie.

Il y avait une autre raison.

Elle aimait parler avec lui. Lui qui était insupportable, balourd et méprisant avec les autres, il était attentif et subtil avec elle. Lui qui chassait les femmes comme des trophées sans aucun égard pour leurs sentiments, il se souciait des siens. Elle ne comprenait pas pourquoi, mais c'était le cas. Pour de bon. Il ne pouvait pas le cacher.

Mais comment lui faire confiance ? Il était toujours trop près quand une tuile tombait.

Trop près des preuves qui avaient coulé Valdemar.

Trop près de Persson Riddarstolpe et de la décision qui avait mis un terme aux espoirs de Vanja de suivre cette formation au sein du FBI.

Mais elle avait beau tourner la question dans tous les sens, elle ne trouvait aucun motif rationnel qui puisse pousser Sebastian à vouloir lui gâcher la vie. Peut-être ne s'agissait-il, comme il s'évertuait à le répéter, que de pures coïncidences ? Le problème était que, si Vanja avait appris une seule chose dans son métier, c'était que des coïncidences trop nombreuses devenaient des indices. Le possible devenait invraisemblable.

Les coïncidences qui entouraient Sebastian en étaient presque là. À la limite. Mais ne l'avaient peut-être pas encore franchie.

Elle avait besoin de lui.

Elle se sentait tellement seule.

Erik Flodin gara sa voiture devant le bâtiment bas, plat et, à vrai dire, à la fois laid et ennuyeux du 22, Bergebyvägen, son lieu de travail depuis février, coupa le moteur, sortit et se dirigea vers l'entrée. Les trois personnes qui attendaient sur les deux bancs en bois devant l'hôtel de police se levèrent en le voyant arriver. Il les reconnut tous. Deux journalistes du *Värmlands Folkblad* et un de la rédaction locale du *Nya Wermlands-Tidningen*.

Il répondit d'un "rien du tout" à leur question sur ce qu'il pouvait dire des meurtres et poussa la porte. Il salua de la tête Kristina et Dennis, à l'accueil, et sortait sa carte d'accès quand son téléphone sonna. Tout en passant sa carte dans le lecteur et en saisissant le code à quatre chiffres pour accéder dans l'hôtel de police, il prit l'appel de Pia.

— C'est vrai, ce qu'on raconte ? lâcha-t-elle en guise de salut. Erik pensa entendre la trace d'un reproche pour avoir appris la nouvelle d'un autre que lui.

— Une famille ? Toute une famille abattue ?

— Oui.

— Où ? Qui ?

— Près de Storbråten, les Carlsten.

— Est-ce que vous savez qui a fait ça ?

— Nous avons... pas un suspect, mais... une personne qui a menacé la famille.

— Qui ?

Erik n'hésita même pas. Il avait l'habitude de raconter la plupart des détails des affaires en cours à sa femme et, jusqu'alors, il n'y avait jamais eu de fuite.

— Jan Ceder.

— Je ne sais pas qui c'est.

— Nous avons déjà eu affaire à lui, je dois le voir maintenant.

Pia poussa un profond soupir, et Erik l'imagina, à la fenêtre de son bureau au deuxième étage de l'hôtel de ville, en train de regarder les sorbiers devant le supermarché de Tingshusgatan.

— Les journalistes vont s'en donner à cœur joie, dit-elle avec un nouveau soupir d'inquiétude.

— Pas sûr, pour le moment il n'y a que *VF* et *Nya Werm-lands* sur le coup.

Il disait ça parce qu'il pensait que c'était ce qu'elle avait envie d'entendre, pas parce que c'était vrai.

Bien sûr que ça allait faire des vagues.

D'ici peu, les trois journalistes qui faisaient le siège de l'hôtel de police seraient rejoints par leurs collègues de Karlstad, et la concurrence des grands journaux de Stockholm. Sans doute par la télévision aussi. Peut-être viendrait-il même des journalistes de Norvège ?

— Tu te souviens d'Åmsele ? lui demanda sèchement Pia, en lui signifiant immédiatement qu'elle avait percé à jour sa tentative de la consoler.

Erik soupira un peu dans son coin. Bien sûr, il se souvenait d'Åmsele. Le triple meurtre d'une famille dans un cimetière et alentour. Tués pour un vélo volé. Erik était alors en première année à l'école de police. Tout le monde avait suivi dans les journaux, à la radio et à la télévision la traque à travers toute la Suède de Juha Valjakkala et de sa petite amie Marita.

— Plus de vingt-cinq ans plus tard, continua Pia à son oreille, c'est toujours à ça qu'on associe Åmsele. Nous voulons inciter les gens à venir s'installer ici, pas les faire fuir.

Erik s'arrêta dans la kitchenette, prit une tasse à café, la plaça sur la grille de la machine et appuya sur la touche "cappuccino". Une soudaine lassitude l'envahit. Pia lui faisait perdre patience. Elle n'était pas là-bas, dans la maison. Elle n'avait pas vu le petit garçon qui devait entrer à l'école cet automne, tout au fond du placard. Son frère en pyjama, abattu au milieu de son petit-déjeuner.

Elle ne les avait pas vus.

Vu le sang.

L'absurdité.

— Je comprends que ça ne te plaise pas, dit-il en s'efforçant de ne pas laisser son irritation transparaître. Mais quatre personnes sont mortes. Deux enfants. La manière dont cela influencera le flux migratoire sur la commune devrait peut-être passer un peu au second plan, tu ne crois pas ?

Un silence lui répondit. La machine avait fini de travailler, il récupéra sa tasse. Trempa ses lèvres dans le breuvage, hélas, pas particulièrement chaud. Le café à Karlstad était meilleur.

— Tu as raison, lâcha-t-elle. Désolée, pardon, j'ai dû te sembler terriblement narcissique.

— Tu avais l'air engagée, dit-il.

Comme d'habitude, toute son irritation se dissipa, remplacée par une pointe de mauvaise conscience, dès qu'elle s'inclinait et s'excusait.

— Comme d'habitude, ajouta-t-il.

— Vous allez faire venir du monde ? demanda-t-elle en retrouvant son ton autoritaire habituel.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— De l'aide. De l'extérieur.

— Non, je ne l'avais pas prévu, en tout cas pas pour le moment.

Plus loin, dans le couloir, Fredrika pointa la tête et l'aperçut. Elle lui lança un regard qui signifiait qu'il devait écouter sa conversation, quel que soit son interlocuteur, et la suivre. Erik obéit à ce regard.

— Il faut que j'y aille, on en reparlera ce soir. Bisou.

Il remit son portable dans sa poche et se dirigea à grands pas vers le bureau de Fredrika pour faire le point.

Sebastian baissa le livre au long titre savant, *The Psychopathology of Crime: Criminal Behavior as a Clinical Disorder*, en entendant quelqu'un approcher des portes vitrées. Vanja. Elle semblait pâle et éprouvée. Elle sortit sa carte magnétique et poussa une porte qui paraissait plus lourde que d'habitude. Il s'était passé quelque chose. Sebastian se leva et traversa l'*open space* aseptisé. Il s'essaya à un sourire de bienvenue, mais dans le vide. Elle ne s'aperçut de sa présence qu'à mi-chemin.

— Salut. Il s'est passé quelque chose ? demanda-t-il en hâtant un peu le pas pour la rejoindre, inquiet pour elle.

Elle fit d'abord mine de ne pas répondre. Elle le regarda en silence. Ses beaux yeux bleus semblaient concentrer toutes ses forces, car les mots qui finirent par lui échapper étaient faibles et fendus, comme s'ils s'étaient brisés quelque part en chemin.

— Maman... m'a dit qui était mon père, finit-elle par lâcher.

Le sang de Sebastian se glaça. Il n'était pas préparé à ça.

L'instant impossible.

Ses pensées s'emballèrent.

Anna ne pouvait quand même pas lui dire la vérité ? Elle avait jusque-là refusé de l'aider. Avait-elle vraiment osé faire ça, à présent ?

— Qui est-ce ? articula-t-il, un peu surpris par sa voix malgré tout posée et qui exprimait une curiosité naturelle.

— Tu sais ce qu'elle m'a montré ? continua Vanja comme si elle n'avait pas entendu sa question, mais avec un peu plus de vigueur dans la voix.

— Aucune idée, parvint-il à lâcher, tandis qu'il sentait sa panique s'estomper. Il devait s'en être tiré, cette fois. Vanja ne converserait pas ainsi avec lui si Anna lui avait révélé la vérité. Il connaissait bien Vanja : contrairement à lui, elle ne savait pas mentir.

— Une tombe. Elle m'a montré une tombe.

— Une tombe ?

— Mmh. Il est mort. En 1981, d'après elle. Il s'appelait Hans Åke Andersson.

— Hans Åke Andersson ?

Sebastian tentait de s'adapter à cette nouvelle situation : Anna avait réussi à donner un père à Vanja, tout en le déclarant mort. C'était créatif. Il ne pouvait s'empêcher d'être impressionné. Naturellement, Vanja ne l'était pas autant :

— Apparemment, c'était juste quelqu'un qu'elle avait rencontré et qui n'avait pas voulu prendre ses responsabilités quand elle était tombée enceinte de moi, continua-t-elle en secouant la tête. Quand Valdemar est entré en scène, ils ont décidé de ne pas me parler de lui.

— Jamais ?

— Non. Elle prétend qu'elle ne voulait pas me blesser. Surtout vu qu'Hans Åke Andersson est mort huit mois après ma naissance, et n'avait pas de famille.

Vanja sembla soudain furieuse. Elle avait retrouvé ses forces, son énergie n'était plus concentrée dans ses seuls yeux. À présent, il la reconnaissait.

— Elle doit me prendre pour une débile. Après plusieurs mois, paf, elle me sort de son chapeau le nom de quelqu'un qui a le bon goût d'être mort. Elle croyait vraiment que j'allais gober ça ?

Sebastian, qui sentait la question rhétorique, préféra se taire. De toute façon, Vanja ne lui laissa pas le temps de répondre. Ses mots se déversaient, pleins d'une colère contenue qui n'attendait qu'une occasion pour s'épancher.

— Pourquoi ne pas me montrer cette tombe plus tôt, alors ? Pourquoi a-t-elle attendu plusieurs mois ?

— Je ne sais pas, répondit sincèrement Sebastian.

— Moi, je sais. Parce que c'est un putain de mensonge. Elle

essaie juste... de fermer la porte. De me pousser à faire la paix avec eux.

Sebastian se taisait. Il ne savait pas vraiment quelle stratégie adopter. Devait-il défendre Anna ? L'aider à faire croire Vanja à ce mensonge pour aller de l'avant, ou devait-il plutôt encourager son scepticisme ? Miner encore davantage leur relation. Quel en était l'intérêt, à long terme ? La situation était délicate, mais il était obligé de choisir. Vanja secoua la tête et inspira profondément, pour se calmer.

— La seule chose qui pourrait me faire envisager de leur pardonner, ce serait qu'ils soient sincères. Qu'ils arrêtent de mentir. Tu comprends ?

Sebastian décida de soutenir Vanja. Ça lui semblait le mieux. Ça lui faisait gagner du temps. Et surtout de l'intimité.

— Je comprends. Ça a dû être vraiment pénible, compa-tit-il.

— Je n'en peux plus de me disputer avec toi, dit tout bas Vanja en le regardant franchement, les yeux humides. Je n'en peux plus de me battre avec le monde entier. C'est impossible.

— Tu n'as pas besoin de te battre contre moi, répondit-il avec précaution. Vanja hocha faiblement la tête et le supplia sincèrement du regard :

— Bon, tu dois me dire : y es-tu pour quelque chose, si Riddarstolpe ne m'a pas recommandée au FBI ? Est-ce que tu m'as fait recaler ?

Sebastian dut se faire violence pour ne pas montrer son étonnement. Comment étaient-ils revenus là-dessus ?

— Mais je te l'ai déjà dit, fit-il pour gagner un peu de temps et se ressaisir.

— Redis-le, rétorqua Vanja sans le lâcher des yeux. Franchement, ce serait plus facile à avaler dans ce cas, plutôt que de voir les gens auxquels je tiens continuer à me mentir.

Sebastian la regarda aussi intensément qu'il put, en essayant de sembler aussi sincère que l'était la peine de Vanja. Vu ce qui était en jeu, cela lui sembla facile.

— Non, mentit-il, en remarquant avec satisfaction que la gravité du moment faisait un peu trembler sa voix. Je te le jure, je n'y suis pour rien.

Il la vit souffler de soulagement et relâcher ses épaules, et sentit la fierté lui réchauffer le cœur. En se concentrant bien, il était drôlement doué pour mentir. Il aurait sans doute réussi à la persuader que la terre était plate.

— Le seul fait que tu imagines que... commença-t-il, du chagrin dans la voix, pour bien renforcer son mensonge, mais elle leva la main pour l'interrompre.

— Ne dis rien d'autre. Je choisis de te croire.

Sebastian fut brutalement tiré de son autosatisfaction naissante. Quoi ? Elle *choisissait* de le croire ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il avec une sincère curiosité.

— Exactement ce que j'ai dit. Je choisis de te croire, parce que j'en ai besoin.

Sebastian regarda sa fille qui semblait à nouveau au bord des larmes. Elle avait vraiment besoin de quelqu'un, avec tout ce qui lui arrivait, et c'était lui qu'elle avait choisi. Choisir de le croire n'était pas la même chose que lui faire confiance. Mais c'était le maximum qu'elle pouvait offrir, supposa Sebastian. Maintenant, c'était à lui de lui prouver qu'elle avait fait le bon choix.

— Je n'ai pas l'intention de te décevoir, dit-il.

— Bien.

Son visage s'éclaira d'un sourire, elle fit un pas et le prit dans ses bras.

Elle le serra plus fort et plus longtemps qu'il n'aurait jamais osé l'espérer.

Erik apprit que Jan Ceder attendait dans une des deux salles d'interrogatoire de l'hôtel de police, au fond du couloir. On les appelait comme ça, ces pièces, mais il savait qu'elles ne servaient pas souvent à des interrogatoires. On les utilisait surtout pour les entretiens de suivi de carrière, des coups de téléphone privés, des petites réunions et, de temps en temps, pour piquer un roupillon.

Ceder n'avait pas manifesté d'étonnement ou de surprise quand ils étaient venus le chercher, l'avait informé Fredrika. Pas non plus de colère, ni de résistance. Il les avait suivis de son plein gré. Ils ne lui avaient pas dit pourquoi il était convoqué, malgré ses questions répétées. Juste mentionné des événements au sujet desquels ils souhaitaient quelques clarifications, sans entrer dans les détails. Fredrika avait rassemblé dans un dossier ce qu'ils avaient sur lui. Une copie attendait Erik sur son bureau. Fredrika précisa enfin qu'elle avait contacté Malin Åkerblad, la procureure en charge de l'enquête préliminaire, et obtenu un mandat de perquisition. Elle avait déjà envoyé les collègues.

Erik hocha la tête, un peu impressionné, et demanda quelques minutes pour parcourir les documents. En attendant, était-il possible de trouver du café qui reste un peu au-dessus de la température ambiante ? La réponse était non. Pas ici. Le distributeur devait être réparé après le week-end.

C'est donc sans café qu'Erik ouvrit le mince dossier.

Jan Ceder, né en 1961. Cinq ans de plus qu'Erik. Habite l'ancien domicile de ses parents, une petite maison à quelques

kilomètres des Carlsten. Bénéficiaire d'une allocation maladie depuis 2001. Marié et divorcé deux fois. Des Thaïlandaises. Pour le moment célibataire après qu'une femme russe – qu'apparemment il disait lui-même "avoir fait venir" – l'avait quitté à Noël, à la suite d'une dispute qui avait débouché sur une plainte pour violence, retirée depuis.

Erik feuilleta l'extrait du casier judiciaire.

Plusieurs infractions au Code de la route, conduite en état d'ivresse, retrait du permis, deux fois pris en charge pour ivresse sur la voie publique, infraction à la loi sur l'alcool, distillation clandestine et vente illégale d'alcool, menaces et violences contre fonctionnaire, braconnage, et encore une plainte pour violences de la part d'une autre de ses femmes, elle aussi retirée par la suite.

Erik referma le dossier.

Alcoolique et impulsif.

Il était décidément temps de parler à Jan Ceder.

Il était affalé devant la table, en simple T-shirt blanc et jean usé. Avec ses joues creuses et mal rasées, ses cheveux roux qui auraient eu besoin d'un shampoing et d'un coiffeur et les fins vaisseaux bien visibles sous la peau sèche de son nez un peu crochu, il faisait plus que ses tout juste cinquante ans. Ses yeux un peu injectés de sang suivirent l'agent en uniforme qui quittait la pièce. Erik et Fredrika s'assirent. Fredrika lança le magnétophone posé sur la table. Commença par indiquer la date, puis qu'il s'agissait de l'interrogatoire de Jan Ceder, et enfin que le commissaire Erik Flodin était aussi présent dans la pièce. Puis elle se tut. Erik se racla la gorge et croisa le regard las de Ceder.

— Nous aimerions parler un peu de la famille Carlsten.

Jan lâcha un profond soupir, qui exprimait une lassitude apparemment sincère.

— Qu'est-ce qu'ils m'accusent encore d'avoir fait ?

— Qu'avez-vous fait ?

— Rien, mais le type, là, il est venu prendre des... comment déjà ?

Il leva une main qui tremblait.

— Il a pris des échantillons sur mes mains, et il voulait mon blouson, ma chemise et les chaussures. De quoi s'agit-il, à la fin ?

Erik décida de ne pas répondre à cette question. Pas encore.

— Vous avez menacé Emil et Fred Carlsten devant la piscine de Torsby avant-hier, après leur cours de natation, continua-t-il sans lâcher Ceder des yeux.

— Je ne les ai pas menacés.

Erik se tourna vers Fredrika, qui ouvrit le dossier qu'elle avait devant elle sur la table.

— Vous leur avez dit... Fredrika feuilleta la mince pile de documents et cita : "De bien faire gaffe à ne pas se retrouver sur la trajectoire de la prochaine balle."

— Ça ressemble à une menace, glissa Erik.

Jan Ceder regarda à nouveau Erik en haussant les épaules.

— J'avais bu.

— Ça reste une menace.

— J'étais saoul.

— Vous savez ce que je pense des types comme vous qui excusent leurs conneries en disant qu'ils étaient saouls ?

Silence dans la pièce. Ceder supposait probablement qu'Erik allait continuer, sans réponse de sa part. Après une dizaine de secondes de silence, il comprit que non.

— Non, je ne sais pas ce que vous pensez.

— Je me dis : "Il me prend pour un débile, ou quoi ?"

Erik se pencha au-dessus de la table. Pas beaucoup, mais assez pour faire un peu reculer Ceder.

— L'alcool ne donne pas de nouvelles idées, ça fait juste dire ce qu'on pense déjà, mais qu'on a le bon sens de taire quand on n'a pas bu. Vous avez menacé de les tuer.

Jan se racla la gorge, l'air d'emblée moins à son aise. Il passa la paume de sa main sur les pousses grises de sa barbe.

— Je peux aller les voir pour m'excuser, si c'est ça. Si j'ai fait peur aux gosses, ou quoi.

Avant qu'Erik ait le temps de répondre, le mobile de Fredrika se mit à vibrer sur la table. Erik lui jeta un regard désapprobateur qu'elle ignora avec succès en regardant l'écran et,

à la grande surprise d'Erik, en prenant l'appel. Le silence se fit dans la pièce tandis que les deux hommes attendaient qu'elle ait fini. On n'entendait que les "Mmm" et les questions monosyllabiques de Fredrika.

— Il y aurait un peu de café ? demanda Ceder après s'être une fois encore raclé la gorge.

— Pas du chaud, répondit Erik, tandis que Fredrika raccrochait. Erik allait lâcher un commentaire acerbe et reprendre l'interrogatoire quand elle se pencha pour lui chuchoter à l'oreille.

Pas grand-chose, trois phrases tout au plus, estima Ceder, mais, quand Erik se tourna à nouveau vers lui, il sembla que ces phrases lui avaient donné une énergie nouvelle.

— Vous avez un permis pour deux carabines et un fusil à chevrotines, commença-t-il en ouvrant le mince dossier qu'il avait pris avec lui. Un...

Erik consulta les papiers qu'il avait devant lui.

— Un Benelli Supernova, calibre 12. Est-ce exact ?

Ceder hocha la tête.

— Répondez avec des mots, merci, se dépêcha de glisser Fredrika. Pour l'enregistrement, expliqua-t-elle en montrant de la tête le magnétophone.

— Oui, dit Ceder à haute et intelligible voix. Je possède un Benelli Supernova, calibre 12.

— Les collègues qui sont en train de procéder à la perquisition de votre domicile viennent d'appeler.

Erik marqua une petite pause, se pencha à nouveau en avant. Plus loin cette fois. Plus affamé.

— Ils ne le trouvent pas. Pouvez-vous dire où il se trouve ?

— Il a été volé.

Une réponse rapide, sans détour. Sincère, ou préparée ? Erik ne savait pas. Mais il avait quatre morts sur les bras, exécutés avec un fusil à chevrotines, et Jan Ceder ignorait où était passé le sien.

Quelle coïncidence.

Pas question de le laisser s'en tirer si facilement.

— Quand ?

— Quelques mois, peut-être. Un peu avant Noël.

— Je ne vois aucune plainte à ce sujet, dit Erik avec un geste vers le dossier devant lui.

— Je n'en ai pas déposé.

— Pourquoi ?

Les lèvres de Jan Ceder formèrent un petit sourire, le premier depuis qu'Erik et Fredrika étaient entrés dans la pièce. Après le coiffeur, il faudrait qu'il aille voir un dentiste, pensa Erik.

— Et pourquoi ? Vous n'avez pas élucidé un seul cambriolage ces dix dernières années, non ?

Il était exact que le faible taux d'élucidation des cambriolages était embarrassant, se dit Erik, mais la plupart des citoyens disciplinés les déclaraient malgré tout. Surtout s'agissant d'armes. Mais pas Ceder. En même temps, il n'était pas particulièrement discipliné. Erik se cala au fond de son siège, comme pour bavarder un peu :

— Un fusil de ce genre coûte dans les dix mille.

— Quelque chose comme ça.

Ceder haussa les épaules, comme pour souligner qu'il ignorait ce que valait aujourd'hui un Benelli Supernova, calibre 12.

— C'est vraiment beaucoup d'argent. Vous ne vouliez pas être remboursé par l'assurance ?

— Je ne suis pas assuré.

— Pour rien ?

Fredrika n'avait pas su se retenir. Ceder se tourna vers elle.

— Ce n'est quand même pas interdit par la loi ?

— Non, c'est un peu idiot, mais pas illégal.

Ceder haussa de nouveau les épaules. Puis il se gratta le nez et croisa les bras sur sa poitrine. Son langage corporel indiquait clairement qu'il estimait avoir assez parlé. Erik avait tendance à penser comme lui : ils n'arriveraient pas plus loin. Il était temps de revenir aux Carlsten.

— Où étiez-vous, hier ? demanda-t-il à nouveau d'un ton anodin, comme s'ils bavardaient autour d'un café.

Erik Flodin alluma la machine à café défectueuse dans la kitchenette. Il était stressé. L'interrogatoire avait été interrompu quand Ceder avait demandé un avocat. Naturellement,

il n'avait pas pu en proposer lui-même, et ils attendaient à présent qu'un avocat commis d'office arrive à Torsby. Fredrika, qui s'était rendu au domicile de Ceder, venait d'appeler pour annoncer qu'aucune trouvaille ne pouvait encore relier Ceder au crime perpétré quelques kilomètres plus loin. En revanche, un des techniciens avait trouvé une peau de loup dans une grange en limite de propriété. Fraîchement salée et tendue pour sécher. Fredrika avait constaté qu'à défaut d'autre chose, ils pourraient toujours coller un nouveau délit de braconnage sur le dos de Ceder, puis avait raccroché. Et par-dessus le marché, il n'y avait pas de café.

Ça ne menait à rien. Ils avaient les menaces de Ceder, mais c'était tout. S'ils n'arrivaient pas à le relier au crime, ils seraient forcés de tout reprendre à zéro. C'était la première grande enquête d'Erik depuis sa nomination. Il n'avait pas le droit à l'échec, mais le temps passait. Le meurtrier allait bientôt avoir un jour et demi d'avance, les premières vingt-quatre heures, si importantes, étaient largement derrière eux.

Ils allaient avoir besoin d'aide.

Il avait besoin d'aide.

Ceux à qui il pouvait envisager d'en demander n'étaient pas nombreux. Il fit tout de suite une croix sur Hans Olander, son chef à Karlstad. Olander avait soutenu l'autre candidat, Per Karlsson, pour son poste, et il ne s'en était pas caché.

“Bon, on verra bien comment ça va se passer” : c'était par ces mots qu'Olander avait accueilli la nomination d'Erik. Ce n'était pas la meilleure personne à qui demander de l'aide seulement deux mois après. En plus, Olander avait déjà appelé pour signaler qu'il était prêt à reprendre l'enquête, dont la complexité exigeait “de la bouteille”, selon ses propres termes. Seule la confiance dont jouissait Erik auprès d'Anna Bredholm, la cheffe régionale de la police, lui avait permis de garder l'enquête, en tout cas pour le moment. Mais Anna Bredholm était une des plus proches amies de Pia : il ne voulait pas l'appeler pour lui demander de l'aide, il aurait l'air de faire carrière grâce aux contacts de sa femme. La rumeur courait déjà, et il voulait à tout prix éviter de l'alimenter.

Non, il avait besoin de quelqu'un d'extérieur au jeu politique du Värmland.

“Il n'y a pas de honte à ne pas tout réussir tout seul”, lui avait souvent répété sa mère. Naturellement, c'était vrai, mais que dirait-on si on le voyait demander une aide extérieure dès le deuxième jour de sa première grosse enquête ? Ce qu'en penserait Olander : pas besoin d'avoir inventé la poudre pour l'imaginer, mais les autres ? Allait-il miner son autorité, se compliquer la tâche pour l'avenir ? Paraître faible ?

Et merde, pensa-t-il. Si le meurtre des Carlsten n'était pas résolu, il passerait pour incompetent. C'était pire.

Il revit le petit garçon abattu au fond du placard.

Il était temps de faire appel aux meilleurs.

Il n'avait jamais eu de mal à la regarder.

Au contraire, il aimait promener son regard sur sa bouche, son nez et ses joues, pour finir sur ses yeux. Parfois, au bureau, il la contemplait en cachette. C'était particulier, la regarder à son insu. Le plus souvent, bien sûr, elle se sentait observée : il regardait alors ailleurs en prenant l'air détaché mais, quand il tournait à nouveau les yeux vers elle, il voyait qu'elle souriait.

Mais les derniers temps avant l'accident, c'était plutôt un regard gêné qu'elle lui adressait.

Voilà comment leur relation avait évolué : de travers. Il ne savait pas pourquoi.

Elle devait se séparer de Micke, et Torkel avait espéré passer d'amant occasionnel à compagnon. Mais il n'en fut pas ainsi. Pas du tout. Au contraire, ils se voyaient de moins en moins. Elle l'évitait. Elle lui manquait.

C'était dur pour lui d'accepter qu'il n'avait été qu'un amant pour elle. Mais il était à présent confronté à une épreuve plus grande que la déception d'avoir été rejeté.

Il ne pouvait plus regarder son visage.

Comme à présent qu'elle était étendue sur le canapé du salon, sous la couverture en laine tachetée de rouge. Il avait beau faire, il ne voyait que la compresse blanche qui couvrait son œil droit, et avait remplacé le visage qu'il aimait. Il savait qu'il fallait affronter son regard, mais il ne pouvait s'y résoudre. La balle du pistolet avait détruit son globe oculaire droit et le nerf optique, mais l'angle du tir, selon les médecins, avait

par chance été si tangent qu'elle était ressortie par la tempe sans causer trop de dégâts. Mais son œil droit était à jamais perdu.

Il se leva pour s'éloigner un peu de cette compresse. Gagna la cuisine.

— Tu veux encore du café ?

— Prends-en pour toi, répondit Ursula. Il m'en reste.

Torkel plongeait les yeux dans la tasse qu'il tenait et se sentit idiot : il y avait à peine touché. Était-il si évident qu'il fuyait ? Mais il ne pouvait plus revenir sur ses pas, aussi continua-t-il jusqu'à la cuisine.

— Je me ressers, dit-il, surtout pour lui-même. La voix d'Ursula l'accompagna.

— Comment va Vanja ?

Torkel s'arrêta près de la cafetière noire, près de la cuisinière.

De fait, il n'en avait aucune idée. Il n'avait pensé à personne d'autre qu'Ursula, ces derniers temps, était à peine passé au bureau. Au fond, il espérait qu'aucune mission ne mobiliserait l'équipe avant longtemps. Il voulait pouvoir se concentrer sur Ursula.

— Bien, je crois, finit-il par répondre.

— Tu es sûr ?

Ursula semblait dubitative.

— Elle est passée avant-hier. Elle avait l'air assez déprimée.

Torkel l'écouta, tout en faisant semblant de se resservir quelques gouttes de café.

— Je ne l'ai pas beaucoup vue, avoua-t-il. J'ai entendu dire qu'elle avait des problèmes chez elle. Mais honnêtement, je ne sais pas.

J'ai surtout pensé à toi, aurait-il voulu dire. Il regagna le séjour et se rassit.

— Non, tu as été beaucoup avec moi, dit Ursula en lui souriant pour la première fois depuis longtemps. Et je voudrais vraiment t'en remercier.

Elle tendit lentement le bras et prit sa main. La sienne était plus chaude que d'habitude. Mais toujours aussi douce. Ce contact lui avait manqué.

C'était ridicule, comme il fallait si peu de chose. Il s'efforça de se concentrer sur l'œil qui lui restait. Iris bleu-gris. Il semblait las. Mais malgré tout c'était elle. Elle était là-dedans. Une seconde, il parvint à oublier cette maudite compresse.

— Tu es venu me voir tous les jours à l'hôpital et tu es tout le temps ici. J'apprécie, vraiment, mais c'est aussi...

Ursula hésita :

— ... un peu bizarre.

— Tu trouves ça pénible ?

— Franchement ?

Elle lâcha doucement sa main et se détourna de lui. Torkel n'avait pas besoin d'une autre réponse. Mais elle continua, bien qu'elle ait déjà tout dit.

— C'est un sentiment partagé. Tu as plus d'attentes que moi, et ça rend les choses difficiles. Tu prends soin de moi, et je ne fais que te décevoir.

— Tu ne me déçois pas.

— C'est déjà fait. Non ?

Torkel hocha la tête. Elle avait raison. À quoi bon jouer la comédie ? Et il avait tant de questions. Mais l'une d'elles renvoyait les autres dans l'ombre :

Que faisait-elle chez Sebastian ?

Ce n'était pas qu'une coïncidence. Il en était persuadé.

Il avait soigneusement étudié le procès-verbal de l'interrogatoire d'Ellinor Bergkvist et Sebastian dans le dossier de l'enquête de police. C'était un texte dense de cent quarante-neuf pages. Interrogatoire après interrogatoire, Ellinor affirmait que Sebastian et elle avaient une relation amoureuse intime et durable. Ils avaient eu le coup de foudre et il l'avait invitée à s'installer chez lui. Page après page, décrivant leur vie à deux, Ellinor dépeignait ce qui ressemblait à s'y méprendre à une image d'Épinal des années 1950 : elle faisait la cuisine et décorait leur intérieur, achetait des fleurs tous les vendredis, et lui allait travailler, s'occupait des comptes et trouvait en rentrant la table mise et du sexe sur demande. Cela avait duré des mois, jusqu'au jour où il l'avait mise à la porte et avait changé la serrure, ce qui l'avait conduite à appuyer un pistolet au judas de sa porte d'entrée. Son but était de montrer à

Sebastian qu'il ne pouvait pas la traiter n'importe comment. Elle voulait le blesser ou le tuer. Elle répétait sans cesse qu'elle ignorait la présence de quelqu'un d'autre dans l'appartement.

Le Sebastian Bergman qui émanait de ces cent quarante-neuf pages avait étonné Torkel. Il ne reconnaissait absolument pas l'homme qu'il appelait jadis son ami, la personne qu'il pensait malgré tout bien connaître. N'ayant d'abord lu que les interrogatoires d'Ellinor, Torkel était persuadé qu'elle mentait. Elle avait un grain, c'était évident. Les conclusions du vaste examen psychiatrique n'étaient pas encore prêtes, mais il était convaincu qu'Ellinor serait condamnée à des soins psychiatriques, après son procès, dans quelques mois.

Pourtant, les interrogatoires de Sebastian confirmaient à peu près tout ce qu'elle disait, même s'il donnait une autre raison de son installation chez lui. Elle avait déménagé pour échapper à une éventuelle menace de mort d'Edward Hinde, puis était pour ainsi dire restée – mais à part ça, il corroborait entièrement la version d'Ellinor. Sebastian, qui en principe refusait de rencontrer une femme plus d'une fois, avait eu une longue relation de concubinage.

Sebastian s'en était rendu malade et avait exprimé une grande angoisse au cours des interrogatoires, mais il n'était jamais allé voir Ursula à l'hôpital. En tout cas pas à la connaissance de Torkel. Honte, manque de courage, ou simple indifférence ? Torkel n'avait aucune idée. Au fond, ces procès-verbaux ne faisaient que confirmer ce qu'il savait déjà : il ne comprenait rien à Sebastian Bergman.

Il ressentit le besoin de poser la question :

— Sebastian est venu te voir ?

— Une fois.

Il vit bien qu'Ursula voulait changer de sujet, mais il continua quand même. Impossible pour lui de laisser tomber.

— Comment c'est possible ? Je ne comprends pas.

— Moi, oui, répondit-elle, d'un ton un peu triste. Il est maître dans l'art d'éviter tout ce qui fait mal.

— Ce n'est pas très reluisant.

— Je crois que c'est plutôt un mécanisme de défense, et je me console en me disant que c'est lui qui en souffre le plus.

Elle reprit sa main. Torkel sentit la chaleur monter à ses joues. Au moins, elle le regardait. Il avait longtemps vécu dans l'espoir d'Ursula. Il pouvait bien en vivre encore un peu.

Être vu valait mieux que tout.

Mais elle était allée chez Sebastian. Pas chez lui.

Il tenta de chasser cette image et de se concentrer sur la chaleur de sa main. Ce contact aurait dû l'apaiser, mais il n'y arrivait pas. Sans même être là, Sebastian les séparait.

La sonnerie du téléphone l'interrompt dans ses pensées.

Le van roulait vers l'ouest sur l'E20.

Comme toujours, Billy conduisait. Comme toujours, il roulait trop vite. Autrefois, Torkel lui demandait de ralentir. Pas cette fois. Il préférait regarder par la fenêtre défiler les sapins qui bordaient la route de part et d'autre. Voilà de quoi la Suède semblait faite dès qu'on quittait les agglomérations. Forêt, forêt et encore forêt. Sebastian et Vanja étaient assis tout au fond. Côte à côte. Torkel trouvait ça étrange. Vanja était assez réservée vis-à-vis de Sebastian la dernière fois qu'il les avait vus ensemble. Quelque chose avait changé.

Devant, à la place d'Ursula, leurs bagages.

Soudain, il entendit Sebastian ricaner. Vanja semblait avoir dit quelque chose de drôle. La place d'Ursula était occupée par les bagages, mais Sebastian riait comme si de rien n'était. Torkel se sentit encore plus irrité quand il retourna à la contemplation de la forêt éternelle.

Après quelques heures, ils s'engagèrent sur la route 62, qui devait les conduire directement à Torsby, dans le Nord du Värmland. Billy n'y était jamais allé, et il soupçonnait qu'aucun des autres non plus. Sur le site web de la commune, on proclamait fièrement que Torsby était l'endroit où Sven-Göran "Svennis" Eriksson et Marcus Berg avaient dribblé leurs premiers ballons et qu'on y trouvait l'unique tunnel de ski de fond de Suède. Billy connaissait Svennis, surtout pour ses histoires de femmes étalées dans la presse people mais Marcus

Berg était inconnu au bataillon et il n'avait pas fait de ski de fond depuis ses treize ans.

— C'était une blague. Juste une blague, chéri.

Billy se souvenait si bien de ces mots. Ils venaient de résoudre l'affaire des fosses communes dans les montagnes du Jämtland. Il avait abattu Charles Cederkvist. Et un matin, il avait donné à My une clé de son appartement. En le serrant dans ses bras, elle lui avait chuchoté que l'étape suivante était de se marier. En mai. Elle avait vu son air étonné, voire effrayé. L'avait serré à nouveau.

— C'était une blague. Juste une blague, chéri.

C'était exactement ce qu'elle avait dit.

Mot pour mot.

Mais quand, deux mois après les faits, elle était venue le trouver avec une liste de cent cinquante invités, en lui demandant s'il voulait bien l'aider à la dégraisser un peu, il avait compris que ce mariage en mai n'était plus une blague, mais était on ne pouvait plus réel.

My, il l'aimait. Il en était certain.

Mais tout allait trop vite.

À la Saint-Jean, ils se connaîtraient depuis un an. Et seraient mariés depuis plus d'un mois.

Ses tentatives de ralentir leur marche vers l'autel n'avaient rien donné, et elles paraissaient même vaines face à la conviction passionnée de My que c'était là ce qu'il leur fallait à tous les deux. Il trouvait mesquin de ne pas s'enthousiasmer pour leur avenir commun, comme s'il ne l'aimait pas.

Alors qu'il l'aimait énormément.

Il aimait son intensité, sa façon de le regarder quand ils étaient tranquillement couchés côte à côte au lit. Il aimait qu'elle fasse à fond tout ce qu'elle entreprenait. Il aimait qu'elle le fasse grandir. Avec elle, il se sentait comme l'unique homme au monde : pour quelqu'un qui avait toujours eu l'impression d'être sur la touche à regarder les autres, c'était extraordinaire.

Il avait donc capitulé, honteux de sa frilosité.

La vérité était qu'il n'avait jamais imaginé devoir un jour se marier. C'était probablement le divorce de ses parents qui le hantait. Il avait alors neuf ans, et s'était souvent senti plus

mûr qu'eux quand ils le ballottaient entre eux. Mais sa principale objection restait que tout était allé trop vite. Ça ne lui convenait pas. Il était du genre à analyser et à structurer sa pensée de manière réfléchie, alors que My avait sans arrêt de nouvelles salles des fêtes à visiter, de nouveaux habits à essayer, de nouvelles propositions d'invités sur lesquelles statuer. Il avait fini par abandonner, comprenant que leur grand jour serait plutôt pour elle que pour lui. Il se retrouvait à nouveau sur la touche à analyser sa vie au lieu d'y participer pleinement. C'était comme ça. Et il s'efforçait de se convaincre que ça lui allait bien. Il espérait pourtant que les meurtres de Torsby seraient une affaire simple à résoudre, et qu'il pourrait bientôt rentrer s'occuper des préparatifs avec elle. Mais rien n'allait dans ce sens. Une famille entière exterminée. Preuves insuffisantes à l'encontre de l'unique suspect, d'après ce qu'il avait compris. En temps normal, il aurait dû se sentir concentré, affamé, en route vers sa mission, mais il était partagé. Comme si, quoi qu'il fasse en ce moment, il devait se retrouver du mauvais côté.

Il essaya de chasser ces pensées et de se concentrer sur la route uniforme devant lui. La faible circulation aidant, l'aiguille avait dépassé les cent quarante au compteur. Billy ralentit un peu de lui-même. D'habitude, Torkel était le premier à lui signaler ses excès de vitesse, mais il s'était tu presque tout le voyage, occupé la plupart du temps à regarder défiler les sapins. Il avait pris un coup de vieux, ces derniers temps, Torkel. Pas si étrange, sans doute : ce qui était arrivé à Ursula avait secoué Billy aussi. Dans l'équipe, elle incarnait une figure de chef, à l'égal de Torkel. Elle ne manquerait pas seulement à ce dernier, mais à toute l'équipe, à lui en particulier. Il faudrait qu'il s'acquitte de toute la partie technique, et il n'était pas sûr d'être capable d'endosser seul la responsabilité de cette fonction cruciale. D'une certaine façon, l'équipe avait elle aussi perdu un œil.

Les deux passagers, derrière, n'avaient pas l'air accablés du tout. Étrange, songea Billy en leur jetant un œil dans le rétroviseur. La dernière fois qu'il avait vu Vanja, elle était furieuse contre Sebastian, persuadée qu'il essayait de lui gâcher la vie.

Aujourd'hui, sur la banquette arrière, on aurait dit deux enfants qui partaient en colo.

Depuis quelque temps, Billy avait acquis la conviction que les tentatives répétées de Sebastian de sympathiser avec Vanja obéissaient à des arrière-pensées. Pour commencer, quand ils s'étaient connus, à Västerås, Sebastian avait demandé à Billy l'adresse d'une certaine Anna Eriksson. Anna Eriksson avait écrit une lettre à la mère de Sebastian en décembre 1979, et Sebastian avait besoin de la retrouver. À l'époque, Billy n'y avait pas spécialement réfléchi, mais il avait par la suite réalisé que la mère de Vanja s'appelait Anna Eriksson. La fois suivante, dans une affaire de tueur en série, son nom était apparu sur une liste de victimes potentielles qui avaient toutes en commun d'avoir couché avec Sebastian. Il avait donc eu une liaison avec la mère de Vanja, et Vanja était née en juillet 1980, environ sept mois après l'envoi de cette lettre.

Mais ce qui avait achevé de convaincre Billy que Sebastian était le père de Vanja, c'était d'apprendre avec elle que Valdemar était hors-jeu.

C'était une coïncidence de trop.

Plus il y réfléchissait, plus ça collait. Sebastian ne perdait pas une occasion de rendre visite à Vanja. Mais sans rien de sexuel. Billy avait vu Sebastian tourner autour d'autres femmes. Il était facile à lire, ne cachait pas ce qu'il voulait. Il avait même flirté avec Ursula. Mais jamais avec Vanja. Non. Et pourtant, il voulait toujours être avec elle.

Billy sentit soudain qu'il lui faudrait en avoir le cœur net. À cent pour cent. Il ne pouvait continuer à nourrir un tel soupçon sans rien y faire.

Il avait à nouveau dépassé les cent quarante. Cette fois, tant pis, il ne ralentit pas. Autant arriver à Torsby et s'y mettre sans traîner.

En quittant la route pour se garer selon les instructions à l'arrière du 22, Bergebyvägen, ils aperçurent un attroupelement d'environ une dizaine de personnes devant le bâtiment. Vu les caméras et les micros, ce devait être des journalistes.